

DOSSIER

"TU VIENS DE QUEL PAYS?" (L'AIR DE RIEN...)

L'accumulation de ces petites phrases assassines est parfois lourde à porter. Enquête.

Tu parles sans accent asiatique, c'est incroyable ! », « Tu viens de quel pays ? », « Ça fait longtemps que tu es en Belgique ? » Ça n'a l'air de rien, dit comme ça. Mais toutes celles et ceux qui les ont déjà reçues le savent : l'accumulation de ces petites phrases assassines est parfois lourde à porter.

Suite en page 4



Quatre journalistes témoignent des préjugés liés à leur apparence.
Photo D.R.

N°238
SOMMAIRE

- 02 Rue de la déonto : vérifier les dépêches d'agence \
- 03 AJPro : dernières places pour la Summer School \
- 09 CDJ : appel à candidat.e.s \
- 10 AJP : bref aperçu des avantages des membres \
- 12 Justice : la CEDH inquiète les archivistes \

DOSSIER

DES JOURNALISTES PAS SI SAGES

Les stéréotypes appliqués aux journalistes d'apparence asiatique sont souvent ressentis par qui les émet comme "positifs". Le mythe de la minorité modèle les frappe pourtant et leurs témoignages illustrent combien cette essentialisation s'avère blessante.

"ÇA FAIT LONGTEMPS QUE TU ES EN BELGIQUE ?" (TOUJOURS L'AIR DE RIEN...)

Suite de la page 1

Souvent, elles relèvent de racisme anti-asiatique, maladroitement appelé « ordinaire » (par opposition à « violent »). Inconscient, minimisé et avançant masqué, il se niche dans des remarques « humoristiques », presque « bienveillantes », y compris au sein des rédactions francophones belges.

Le point de départ de cet article a été le constat, après plusieurs années de pratique journalistique sur le terrain, d'avoir souvent subi des situations de malaise (c'est un euphémisme) liées au fait que je suis une journaliste d'origine asiatique et perçue comme telle. Il me semblait important de dénoncer ces situations et de vérifier si mes consœurs y avaient été confrontées également, soulevant ainsi le caractère systémique de ces situations problématiques. Devenir en partie sujet de mon article n'a du reste eu aucun impact sur ma rigueur et ma conscience professionnelle pour traiter ce sujet.

MINORITÉ VISIBLE

En tant que journalistes issues d'une minorité visible, nous sommes fréquemment confrontées, de manière peu subtile, à notre différence et au fait que, quand même, nous ne sommes pas « vraiment » d'ici. Alors que nous, nous l'oublions parfois. Comment expliquer que les gens ne se contentent pas de notre réponse lorsqu'on dit venir de Charleroi ? Pourquoi ajouter : « Oui, mais en vrai ? » Est-ce que notre faciès non-caucasien autorise notre interlocuteur à exiger une justification et des précisions sur notre histoire familiale ?

« Je me sens profondément belge, affirme Thi Diêm Quach, journaliste politique à la RTBF. J'ai grandi en faisant le Doudou, j'aime le

folklore belge, le carnaval, etc. Et ce genre de rappels à l'ordre, c'est comme un coup de poing dans la face. »

Ces situations de malaise sont le lot quotidien de nombreuses personnes perçues comme asiatiques. Et si elles tendent parfois à se raréfier à l'âge adulte, elles ne s'effacent pas pour autant. Ainsi, en master, j'ai un jour été sidérée par la remarque d'un professeur en journalisme qui m'a félicitée car je m'exprimais étonnamment bien en français. Je sens encore le rouge s'emparer de mes joues et l'humiliation de mon corps, avec l'envie de lui

hurler que je suis aussi Belge que lui.

Au sein des rédactions aussi, les anecdotes pleuvent. Sung-Shim Courier, journaliste freelance, raconte la sienne, dans un grand média : « Quand j'ai été présentée à un de mes supérieurs hiérarchiques pour la première fois, on lui a dit que j'étais originaire de Verviers, comme lui. Il a répondu : "Bah non, t'as vu sa gueule ?" Ça a fait rire tout le monde, mes collègues me disaient que c'était son humour. Par ailleurs, il a toujours refusé de retenir mon prénom et me donnait des surnoms ridicules. »

UNE MASSE INDIFFÉRENCIÉE

Sur le terrain, certains comportements sont également problématiques. À titre personnel, on m'a déjà lancé en ricanant grassement, sans gêne ni inhibition : « C'est télé Pékin qui arrive ! » Ou encore, alors que je réalisais un reportage d'ambiance lors d'un match de foot entre la Belgique et la Corée du sud : « Attention, voilà l'ennemi ! » M'ont-ils demandé si j'avais un quelconque lien avec ce pays d'Asie ? Non, « ils se ressemblent tous », après tout.

Les rares journalistes belges, francophones et perçues comme asiatiques sont en effet confondues, comme s'il n'existait pas de

diversité au sein des communautés asiatiques. Thi Diêm Quach, qui travaille à la RTBF depuis 11 ans, en témoigne : « Sung-Shim Courier et moi, on se connaît depuis nos études. Dans les couloirs de l'Hechs déjà, on nous confondait, alors qu'on est très différentes, en termes de personnalité et de style. Et à la RTBF aussi, il arrive qu'on m'appelle Sung, et vice versa ».

Parmi les sources également, la confusion entre les deux journalistes travaillant pour le média de service public est une réalité. Elles nous racontent une anecdote tristement éclairante : « Je faisais le matin et je couvrais la grève des taximen contre Uber. J'ai donc fait un direct devant le cabinet de Rudi Vervoort à 13h. Et l'après-midi, c'était Sung qui allait couvrir la suite de la grève. Elle contacte le président de la Fédération belge des taxis qui lui hurle dessus : "Je vous ai déjà donné une interview ce matin !" En fait, le gars n'a même pas vu la différence entre nous deux », se souvient Thi Diêm Quach, toujours abasourdie. « Je ne savais pas qui avait bossé le matin sur ce sujet, relate à son tour Sung-Shim Courier. Et je me suis demandé "Comment peut-il croire que je l'ai déjà contacté ce matin..." et j'ai immédiatement fait le rapprochement avec Thi Diêm. Mais ce genre de choses, ça arrive tout le temps. » À elle, on dit souvent : « Tu t'es fait embêter par le Prince Laurent. » Alors que c'est bien Sung-Shim Courier qui a fait le « buzz » avec cet épisode.

RENOVÉES À LEUR PHYSIQUE

« Cette manière de te renvoyer à ton physique concerne quand même sans doute plus les femmes. Est-ce qu'un journaliste homme d'origine asiatique aurait les mêmes remarques ? », se demande Julie Luong. Cette journaliste eurasienne active en presse écrite se dit chanceuse car elle n'a que très rarement dû subir des réflexions de ce type-là. « C'est peut-être le syndrome Obama ou Meghan Markle : je suis "jaune pâle". J'ai seulement le nom – et encore, il n'est pas toujours perçu



Sung-Shim Courier. D.R.



Thi Diêm Quach travaille depuis 11 ans à la RTBF. Il arrive cependant encore qu'on l'appelle Sung. Ph. D.R.

comme vietnamien – et un air un peu exotique comme on dit... Certaines personnes ne voient même pas que je suis en partie asiatique. Et même quand ils le voient, les stéréotypes sont moins forts. Quand visuellement tu brouilles un peu les pistes, c'est un avantage. Et puis le fait de travailler en presse écrite change tout : on s'expose beaucoup moins. »

Autour de la journaliste issue d'une minorité visible plane tout un imaginaire lié à l'hypersexualisation et à la fétichisation du corps. « Un jour, le porte-parole d'un

ministre a envoyé un message à ma supérieure hiérarchique en lui demandant : "Tu ne veux pas m'envoyer ta petite Asiatique pour qu'elle me fasse un massage ?" », explique Thi Diêm Quach. J'ai hésité à lui téléphoner pour l'engueuler, mais je ne voulais pas parler sur le coup de la colère. Quand je l'ai recroisé dans une assemblée parlementaire, des semaines plus tard, je lui ai dit très fort "Tu veux toujours un massage ? Parce que la prochaine fois, je préférerais que tu m'envoies directement un message, sans passer par ma cheffe". Le gars

s'est décomposé et s'est confondu en excuses. Son ministre m'a appelée. Avec la maturité, je gère mieux ce genre de situations, mais je ne dis pas que ça ne fait pas mal ».

Parce qu'il atteint rarement l'intégrité physique des personnes, le racisme anti-asiatique suscite moins l'émoi. Encore que.

LE MYTHE DE LA MINORITÉ MODÈLE

Sung-Shim Courier se confie sur le jour où elle a compris que ce qu'elle vivait ne serait jamais vu que comme des micro-agressions

tolérables. Contestant une des décisions de son supérieur hiérarchique, elle se fait attraper par le bras et hurler dessus : « Tu vas m'écouter, Tching Tchang Tchong ! », « Je me suis dit que le problème, ce n'était pas lui, mais bien le fait que tout le monde pardonne ça, sous couvert d'humour. » « Ce qui m'embête quand je dénonce le racisme anti-asiatique, c'est qu'on me dise "T'es pas la plus à plaindre : t'es pas Noire ou Arabe". Alors certes, mais c'est un processus de silenciation qui vise à mettre en concurrence des gens opprimés, au lieu de dire que les dominants font ce qu'ils veulent », regrette la journaliste.

Le mythe de la minorité modèle est une invention issue de politiques raciales et coloniales aux États-Unis. Daniel Sabbagh écrit : « La première expression de cette thèse se trouve dans un article du socio-démographe William Petersen, "La réussite sociale des Américains d'origine japonaise", publié dans le New York Times Magazine du 6 janvier 1966, alors que le mouvement pour l'abolition des discriminations raciales battait son plein. Cela n'avait rien d'une coïncidence. Dans cet article comme dans la littérature plus récente sur la "minorité modèle", les résultats économiques et les performances universitaires impressionnantes des Américains d'origine asiatique étaient mis en regard de la situation des Afro-américains ».

C'est notamment de là que vient le préjugé de l'Asiatique docile, discipliné, travailleur. Ce racisme « valorisant » et « bienveillant » n'en reste pas moins discriminatoire en ce qu'il entretient un rapport de domination racialisé.

« Je suis une acharnée du travail et je ne pense pas le faire pour justifier ma présence. Mais inconsciemment, je me suis peut-être dit que pour y arriver, je devais bosser plus que les autres. Si je commets une erreur, elle sera plus remarquée. Un jour, après un direct au cours duquel j'avais dit "les partenaires sociaux se reverront semaine prochaine" en oubliant le "la", j'ai reçu des tweets me disant que j'étais incapable de bien parler français et que je prenais la place d'un journaliste belge », relate Thi Diêm Quach.

« Quand professionnellement, on nous ramène tout le temps à notre tronche et à nos origines, il est évident qu'on va se

sentir complexé. On s'est construit sur ces remarques de racisme ordinaire », appuie sa consœur, Sung-Shim Courier.

« JE NE SUIS PAS SÛR QU'IL Y AIT UN AVENIR POUR TOI EN TÉLÉ »

Pour une petite fille asiatique, est-il évident de se projeter comme journaliste dans un monde aux mille nuances de blanc ? « Cela donne le sentiment d'avoir une télévision de Blancs qui s'adresse aux Blancs », déclare Thi Diêm Quach. La journaliste n'avait certes pas de modèle de journaliste d'origine asiatique sur les chaînes belges francophones, mais elle a été biberonnée à CNN où il y avait davantage de présentatrices racisées. « J'ai aussi grandi avec l'idée qu'il n'y a rien d'insurmontable. Mes modèles, c'était Hadja Lahbib et Hakima Darhmouch. Je ne les voyais pas comme des femmes de couleur, mais des journalistes qui avaient réussi à atteindre leurs objectifs ».



Julie Luong. D.R.

Aujourd'hui, Thi Diêm Quach sert à son tour de modèle : « Lorsque je participe à l'opération Journalistes en classe de l'AJB, j'ai parfois des classes entières d'enfants issus de la deuxième génération. À la fin du cours, des filles viennent parfois me dire que le fait que je passe à la télé leur permet d'envisager ce métier. Je leur dis qu'il faut en vouloir, mais qu'il n'y a pas de raison de ne pas y arriver. Moi aussi, j'ai grandi avec une langue maternelle qui n'était pas le français. »

Et pourtant, la journaliste se souvient des craintes de son papa, à l'entame de ses études supérieures, qui avait peur qu'elle soit frustrée de ne pas pouvoir accomplir ses rêves. Quelques années plus tard, un de ses professeurs lui lâchera : « Je ne suis pas sûr qu'il y a un avenir pour toi en télé ». Thi Diêm Quach s'en souvient encore : « Je suis restée d'un calme olympien et je lui ai dit : "Je suis le visage de demain", et j'ai claqué la porte ».

« ON N'A PAS À S'EXCUSER D'ÊTRE LÀ »

Dénoncer ces situations inacceptables n'est pas synonyme de manque d'autodérision. Il y a une différence

essentielle entre l'humour partagé qui s'inscrit dans une dynamique collective et celui où nous sommes réduites à l'état d'objet de moqueries unilatérales. Doit-on compter le nombre de fois où nous assistons, médusées, au « parler petit chinois » ou à des imitations grotesques d'accent asiatique ? Notre langue d'origine n'est pas une blague.

Sabri Derinöz et Florence Le Cam, chercheurs à l'ULB, insistent sur le fait que le manque de diversité dans les médias est un problème multifactoriel qui s'inscrit dans une société où les discriminations préexistent. « Il faut une réflexion globale sur la formation, les ressources humaines, la manière dont on produit l'info, les personnes interviewées, etc. Si on sent bien que les responsables des médias sont plus attentifs à la question de la représentativité parmi les journalistes, les rédactions restent globalement assez homogènes. Faute de statistiques ethniques, il est difficile d'objectiver un phénomène invisibilisé. »

« Le premier réflexe est de dire qu'il faut engager un journaliste issu de la diversité, mais ce n'est pas parce qu'il y a une personne concernée que tout d'un coup, le groupe est divers », explique Sabri Derinöz.

« Quand j'ai commencé à bosser pour RTL, on m'a dit : "La RTBF avait son Asiat", il fallait que RTL ait la sienne ! », témoigne Sung-Shim Courier. Une anecdote qui résonne en moi puisque mon rédacteur en chef de l'époque – lorsque je travaillais

en télévision locale – m'a un jour convoquée dans son bureau pour me partager sa joie d'avoir précédé RTL en mettant « son » Asiatique à l'écran. « C'est un discours colonial : comme si on était des pions ou des poupées à exposer... », relève avec justesse Sung-Shim Courier.



Sang-Sang Wu. D.R.

MOMENT-CLÉ

« On est à un moment-clé : c'est à notre génération de dire qu'on n'accepte pas le racisme primaire et de bousculer les clichés. On n'a pas à s'excuser d'être là », résume Thi Diêm Quach.

Déconstruire les stéréotypes en tous genres constitue une démarche salutaire pour rendre visibles toutes les personnes – qu'important leur origine, leur genre, leur milieu social, le chaos de leur vie – qui exigent de ne plus être cantonnées aux marges de la société.

Sang-Sang Wu



Marc Jaquemain: "Il faut combattre les stéréotypes car cela vous empêche de voir les gens dans leur complexité et leurs différences au sein d'un même groupe". Photo : Belpress.

"L'ESSENTIALISATION VOUS DONNE L'IMPRESSION D'ÊTRE INEXISTANT"

Interview avec Marc Jaquemain, professeur honoraire de sociologie à la Faculté des Sciences Sociales de l'Université de Liège.

Les Asiatiques sont discrets et dociles ». Réduire une personne à des qualificatifs généralement utilisés pour définir une communauté en particulier, cela s'appelle essentialiser. Bien souvent, l'apposition de cette étiquette se fait sans l'approbation du principal concerné.

Marc Jaquemain, qu'est-ce que l'essentialisation?

C'est le fait de résumer une personne à quelques traits caractéristiques et de considérer qu'ils constituent l'essence de cette personne. Dès lors, les membres de ces populations perdent le statut d'individus pour ne plus devenir que des « exemplaires » d'un même « type ». C'est le noyau dur du racisme au sens le plus classique

du terme. La catégorisation est un mécanisme naturel de notre cerveau qui facilite les raisonnements. Quand vous cherchez votre chemin dans une grande ville inconnue, vous allez repérer quelqu'un en uniforme car vous supposez qu'il pourra vous renseigner. Vous les mettez tous dans la même catégorie.

Certes. Mais la catégorisation choisie pour classer les êtres humains est le fruit d'une construction sociale. Ce n'est pas neutre...

En effet, mais tout va dépendre de l'époque et du contexte dans lequel on vit. Quand on parle chez nous des personnes à traits asiatiques, cela ne déclenche pratiquement jamais de réflexe d'hostilité car le contexte social ne s'y prête pas, actuellement.

Mais il pourrait apparaître suite au conflit entre la Chine et les Etats-Unis. Il est donc très possible qu'à l'avenir, elles soient catégorisées négativement parce qu'on va commencer à les assimiler à ces tensions. Le contexte social est déterminant pour activer certains stéréotypes latents.

Cette catégorisation fige les catégories et construit des stéréotypes qui ont des effets négatifs, même s'ils semblent « sympathiques » ou « bienveillants », pas vrai ?

Il faut de toute façon combattre ces stéréotypes car cela vous empêche de voir les gens dans leur complexité et leurs différences au sein d'un même groupe. Concernant les Asiatiques, on leur reproche souvent d'être plus capables que les autres et on leur en veut

Suite de la page 6

pour ça. Donc ça veut dire que même un stéréotype « bienveillant » peut se retourner contre un groupe.

Ce concept va-t-il plus loin que l'étiquetage ?

Oui, quand vous vous définissez comme appartenant à un groupe, vous avez tendance à voir les gens des autres groupes comme plus homogènes que ce qu'ils sont en réalité. Face à des photos d'Africains ou d'Asiatiques, les Européens ont plus de mal à les reconnaître entre eux, et symétriquement. Ils sont vus comme un bloc. Il y a alors un sentiment d'antipathie plus fort avec les membres des autres groupes extérieurs, et une empathie plus forte envers son propre groupe.

Est-ce déjà du racisme ?

C'est le mécanisme de base du racisme. Je faisais une grosse différence entre le racisme idéologique et théorisé – qui était assez rare mais qui a tendance à se répandre – d'une part, et le racisme « ordinaire » d'autre part, c'est-à-dire la tendance à avoir des visions négatives sur les groupes extérieurs à nous et à les considérer comme des essences, des entités homogènes.

Souvent, on dit « je ne suis pas raciste » car on ne théorise pas l'idée qu'il y a des races, mais de manière spontanée, on est moins à l'aise et plus hostile à l'égard de l'autre.

Est-ce que l'essentialisation procède d'une paresse intellectuelle ?

Pour désactiver ces processus, vous devez

vous battre contre votre propre cerveau et ses réflexes naturels. C'est le cas pour tout le monde. Il y a toujours des moments où on se surprend à considérer des personnes comme étant « toutes les mêmes ». Ceux qui jouent politiquement sur les clivages identitaires ont plus de facilités que ceux qui les combattent.

Les personnes victimes d'essentialisation sont définies par les autres. Est-ce à dire que cette démarche se fait toujours au détriment des individus eux-mêmes ?

Vous, en tant qu'individu, vous avez toujours le sentiment d'être une personne singulière et unique. Le fait d'être défini et réduit de la sorte par d'autres, cela vous donne l'impression d'être partiellement inexistant.

Sang-Sang Wu



KOÏ, LE MAGAZINE QUI NAGE À CONTRE-COURANT

« Quand on est enfant, on a besoin de se reconnaître dans tel ou tel personnage. C'est pour ça qu'on regarde des films et des séries. Or dans ce monde-là, les femmes d'origine asiatique sont très rares. Et c'est pareil dans les médias », estime Julie Hamaïde, fondatrice et rédactrice en chef du magazine français Koï, dont le but est de mieux représenter les personnes asiatiques dans les médias. « Nous voulons montrer d'autres contenus. Les Asiatiques ne sont pas que des chauffeurs de taxi ou des tenanciers de restaurants : ils peuvent aussi être des chefs étoilés, des historiens, etc. L'ambition est de montrer une multitude de profils dans lesquels nos lecteurs peuvent se retrouver ».

En France comme en Belgique, il est difficile d'objectiver la sous-représentation des minorités visibles dans les rédactions. Une absence de données qui contribue à minimiser les discriminations.

« Il y a cette croyance qu'on est tous Français et donc tous pareils. C'est faux : il y a des choses qui font que certains ont plus de privilèges que d'autres. S'il n'y avait pas eu la journaliste française d'origine vietnamienne Linh-Lan Dao pour dénoncer le racisme anti-asiatique en France, personne d'autre ne l'aurait fait. Car un journaliste blanc ou noir ne vit pas lui-même ce racisme-là. S'il n'a pas de proche Asiatique, il ne le voit pas ou ne veut pas le voir, comme si cela n'existait pas. »

Julie Hamaïde admet qu'il existe aujourd'hui une volonté de donner plus de visibilité aux journalistes issus de minorités. Mais cela n'empêche pas les stéréotypes de perdurer. Le magazine Koï parle des différentes communautés asiatiques.

« Aujourd'hui, quand on dit à quelqu'un qu'il ressemble à un Asiatique, c'est l'image du Chinois ou du Vietnamiens qui vient en tête. Mais l'Asie, c'est aussi l'Inde, l'Afghanistan, le Pakistan, le Bangladesh, etc. »

« Quasiment la moitié de nos lecteurs n'est pas d'origine asiatique. Etant donné que nous écrivons en français, la seule communauté que nous touchons est celle des francophones. Et de toute façon, pour moi, le mot "communautaire" n'est pas un gros mot. »

La rédactrice en chef espère qu'à l'avenir, ces enjeux seront saisis à bras-le-corps par les médias dominants. « Je serai hyper contente le jour où il y aura un espace dédié à la représentation plurielle des Français dans Le Monde, Libération ou Ouest-France. Quand les autres médias feront le taf, il n'y aura plus besoin de Koï. »

Sang-Sang Wu



Marc Jacquemain. D.R.